

## Le temps des cabanes

Il semble que nous ayons affaire à une situation collective et sociale inédite. Une situation qui attaque les corps :

le corps biologique, par le virus,  
le corps social, sa cohésion dans la dispersion par le confinement et le discours de guerre qui l'accompagne,  
le corps médical, en tension d'urgence, applaudi, après avoir été négligé par l'opinion pendant ses grèves et détruit par les politiques des dernières années,  
le corps de chacun, restreint dans son espace et sa circulation.

### *Situations des corps*

Rappelons ce qu'est une « situation ». La situation concerne la place et la position qu'occupe une chose dans l'espace et que détermine son environnement. Elle est liée à l'espace et donc au temps. Situation sanitaire et médicale, situation politique, situations des corps.

Le confinement régule la situation du corps de chacun dans l'espace et le temps. C'est bien le corps qui préoccupe chacun actuellement. Celui des autres, des proches, non seulement interdit mais potentiellement dangereux, malade, contagieux, il est à éviter, à tenir à distance.

Le corps propre aussi. Comment en interpréter les signes ? Est-il malade ? Est-ce le coronavirus ? La moindre toux, la moindre fatigue peuvent être reçus comme signes de la maladie. L'hypocondrie propre à chacun se décline et se déploie corrélativement aux affects d'angoisse et de dépression qui surviennent. L'hypocondrie mais aussi la connaissance paranoïaque en jeu dans le rapport au corps propre qui, en ces moments, peut devenir persécuteur à la hauteur de la mésinterprétation des signes.

Un rapport interprétatif au corps d'autant plus sollicité que chacun est invité à rester chez lui s'il est malade (hormis les cas graves, gravité dont chacun aura à juger), à s'auto-observer, dans une situation où l'appel au médecin est réduit voire coupé par les consignes mais aussi l'état de saturation de soignants appelant eux-mêmes la population à l'aide. Population dont il faut rappeler qu'ils font pleinement partie. L'oubli que le médecin a un corps malade serait-il à l'origine de l'erreur colossale du gouvernement concernant la distribution des masques dans les services hospitaliers ? Un oubli de l'être commun et du corps du médecin qui pourrait bien être au principe de la relation médicale et sa dissymétrie radicale : l'un soigne, l'autre est soigné, l'un a un corps, celui de l'autre est écarté, oublié.

Dans cette distanciation du secours médical et cette restitution à chacun du savoir (savoir impossible) quant à son corps propre, comment chacun, et selon les structures cliniques, saura y faire ?

Le rapport triple du corps au symbolique (celui dont l'Autre prend soin, celui dont le signifiant découpe les zones érogènes), à l'imaginaire (du corps propre, de l'image de soi et du semblable) et du réel (le corps vivant, malade, jouissant) peut souffrir de quelques embrouilles et voir pulluler, au-delà des affections réelles (au sens d'une contamination par le virus) des manifestations hypocondriaques (y compris d'hypocondrie délirantes dans la psychose), psychosomatiques, des conversions hystériques singeant les signes cliniques du coronavirus, des conduites phobiques etc.

L'angoisse dit Lacan « c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient, de nous réduire à notre corps » (le 1er Novembre 1974, *La troisième*, Rome).

Nous y sommes.

L'état donc « confine » son peuple : « on confine un corps ». La sémantique interpelle. Si *confiner* veut dire « toucher les limites » de quelque chose, toucher aux frontières, aux bords, être immédiatement voisin, être contigu, être très proche, le *confinement* désigne l'isolement, le fait d'être retiré, l'action d'enfermer, le fait d'être enfermé (dans des limites étroites). En biologie, il est le maintien d'un être vivant dans un milieu restreint et clos.

La proximité extrême, le voisinage le plus proche et pourtant la séparation nette. Il faut choisir avec qui l'on se confine, souvent son conjoint et ses enfants.

Alors, les témoignages de la lassitude parentale de supporter les marmots ou le pic de divorces en Chine en fin de confinement, rappellent que l'ordinaire est organisé pour éviter le huis-clos, l'enfermement ensemble, qu'il est ordonné par le battement, le rythme du dedans et du dehors, de l'entrée et de la sortie, de la présence et de l'absence, de la séparation et de la retrouvaille, bref les corps se perdent et se retrouvent, ne s'aiment et ne se supportent que de se manquer.

Le lieu, celui du dit « foyer », fonctionne comme les poumons et la bouche, comme une respiration, dans un battement d'inspiration et d'expiration. Le confinement évoque l'étouffement, cela même dont meurent les malades du Covid-19. De fait, l'obsession pour beaucoup : sortir. Sortir parce que, soudainement, est dérobée la maîtrise du dedans et du dehors, de la présence et de l'absence de l'autre.

Le corps confiné, angoissé et malade l'est parce qu'attrapé par les discours.

Dans cette situation se précipitent les diverses positions politiques que sont à la fois les discours des politiques (ceux de l'Etat et des partis), les discours du sanitaire et du médical (Clavreul rappelle que c'est un ordre), les discours religieux (discrets pour l'instant mais ils ne vont pas tarder à se pointer), ceux des sciences sociales, et, bien sûr les corps hystériques qui en répondent, par conversion, dans l'hypocondrie, dans l'objection à l'ordre de la sortie intempestive, etc.

Alors bien sûr, le discours politique dominant, libéral, technocrate, protocolaire, autoritaire est prégnant, il fait ce qu'il ne cesse de faire - avant, pendant, après la crise - pour nier ce qui est aux yeux de tous : la possibilité de son effondrement. Il rechigne à se laisser tomber pour passer à autre chose. Rien d'étonnant à cela. C'est un discours fondé sur une modalité de négation de la réalité que Freud a mise à jour il y a bien longtemps, celui de la *Verleugnung*, le démenti.

La *Verleugnung* reconnaît une réalité (celle de la castration) et annule du même geste cette reconnaissance, ne se réglant pas sur les conséquences de l'énoncé. Cette négation au principe du clivage trouve sa formule diversement, du « je sais bien mais quand même » d'Octave Mannoni au « en même temps » de Macron :

Vous restez chez vous et en même temps vous allez voter,

On est en guerre, vous restez confinés et en même temps vous allez travailler (plus),

On va protéger la population du coronavirus et en même temps on va la priver de liberté et bien sûr la saigner à blanc pour payer tout ça (liberté des employeurs à poser, unilatéralement, les congés par exemple – le moins grave peut-être par rapport à ce qui nous attend).

On affame, on détruit l'hôpital depuis des années, on ne lui donne pas de masques, de gel, de chambres, et, en même temps on l'applaudit à 20h.

Comment chacun s'y retrouve dans ce qui le scinde ainsi ?

Cette dernière question mérite que l'on s'y attarde. Il me semble très important de mesurer le rapport à la mort et au corps malade qui s'y indique. D'ordinaire, comme pendant les grèves, l'attention collective et médiatique porte sur le quotidien empêché : difficultés de transports, précarité, consommation, etc.

L'opinion publique détourne le regard et l'oreille des cris et des appels des soignants : les

démissions collectives, les grèves des urgences, les suicides...

Il y a une logique de l'ignorance à l'oeuvre, celle de la finitude et du corps malade.

Qui irait s'étonner que la névrose, mise en foule, se fonde de l'oubli de sa propre mort ?

Mesurer que l'hôpital crève, que l'on peut y crever (pas maintenant mais au quotidien depuis des années), que l'hôpital psy enferme et fabrique des zombies sous neuroleptiques entraînerait une exigence de travail psychique et de décisions politiques en conséquence immense : affronter l'angoisse de l'insécurité quant à sa propre santé et la vie de ses proches.

Ce ne serait ni plus ni moins que regarder le vide de l'Autre en face : l'Autre du médecin, le prochain secourable de l'hôpital, celui qui soigne et qui sauve, dans son impuissance matérielle, physique à soigner.

Régler sa vie dans le possible de la mort n'est pas quelque chose que, collectivement, les humains peuvent faire. La névrose et les foules s'organisent dans l'oubli de la finitude et le fantasme d'un Autre puissant, voire tout puissant.

La surdité collective à la détresse de l'hôpital s'origine de là : de l'impossibilité de penser que l'Autre (l'hôpital) auquel on adresse sa propre détresse, à qui on confie sa propre vie, puisse, lui-même, être impuissant et mourant. Ce serait renverser les choses que de venir en aide aux soignants, au médecin, ce serait renverser la demande, renverser l'attente, et renverser la puissance.

Autre chose encore fait obstacle : à quoi serait-ce renoncer que de régler ses décisions politiques individuelles, celles de la consommation et du « plus de jouir », pour sauver les institutions fondamentales : hôpital, école, etc ?

Dit autrement encore, il ne devient possible de s'intéresser aux « soignants » qu'à l'instant où la vie de chacun est en jeu, soit dans les situations de crise comme maintenant. Avant, après : régime psychique ordinaire du déni de la finitude. C'est toute la rhétorique du « je suis jeune, le covid-19 me touchera pas, je sors avec les copains », etc.

*Rester chez soi ?*

Nous nous devons de faire de ces questions collectives et politiques des questions cliniques par lesquelles peuvent se dire, au cas par cas, ce qui fait le singulier de l'incidence du confinement général sur le rapport au corps, à la maladie certes, mais aussi sur la demande et les lois étatiques.

L'urgence concerne la réduction de chacun au corps malade, comme si « pour tous », le rapport au corps, à l'espace, au lieu de vie, au « dedans » de la maison et au « dehors » de la rue était le même. Mais pensons aux psychoses, qu'est-ce qu'habiter pour eux ? Qu'est ce qu'un virus dans le corps quand celui-ci n'est pas ordonné par une topologie binaire délimitant avec netteté un dedans et un dehors ?

Pensons aux enfants de l'Aide Sociale à L'Enfance, ceux pour qui le « dehors » a toujours été le vrai lieu du « chez soi » car le lieu de vie de la famille n'était qu'à fuir ? Pensons aux SDF, pensons aux femmes et enfants maltraités et enfermés désormais avec leurs bourreaux, qui peut leur dire que « désormais, on se lève et on se casse » ?!

Bref, ne réduisons pas le corps au corps de la médecine, et restituons à la pensée du corps ce qu'elle doit à la psychiatrie et à la psychanalyse.

De ce qui se fait entendre, il est bien question du rapport compliqué entre la peur de la maladie (et son possible déni corrélatif : je parlerais volontiers d'une alternance entre déni et reconnaissance du risque) d'une part, soit du réel du corps, et, d'autre part, du rapport à la dite société, ses discours et ses lois. Soit de l'histoire de chacun quant à la fabrique du corps, de l'espace, du rapport à la mort et du lien aux discours qui ordonne ses rapports.

Le confinement brise la possibilité de l'habitude, de la circulation quotidienne, des rituels de déplacements (travail, courses, sport, visites des semblables, fêtes, rassemblements...). Pour beaucoup, c'est comme si le corps lui-même poussait à réinstaurer ses rythmes et son régime habituel, sa manière usuelle d'être, de sentir et de faire. L'habitude concerne la relation et le rapport du corps à l'espace et le temps, elle est une disposition acquise à la répétition, elle est aussi la répétition d'une disposition. Elle est une disposition devenue machinale, elle se fait sans réfléchir. Autrement dit encore, elle pourrait bien être un mode de jouir.

S'entend que l'interdit de sortir et de circuler, peut d'abord être un interdit à braver plus que l'interdit comme protégeant du réel de la maladie. Le symbolique de l'interdit prime alors sur le réel de la maladie et de la mort des autres.

Mais comment penser la mort des anciens, des générations précédentes, lorsque dans l'histoire individuelle de certains, les parents et grands-parents ont abandonné, maltraité ou mis à la porte ?

Pour certains d'entre nous (j'insiste sur l'inclusion dans le « nous » de ceux qui sont exclus par le « nous » corrélatif du « tous confinés ») le rapport au corps et à l'espace est tourné vers le dehors, vers l'expulsion, certains vivent déjà et depuis toujours d'être un corps expulsé (du ventre de la mère qui n'en voulait pas ; d'une famille ; du dit « social »).

En temps normal déjà, certains ne peuvent rester « dedans », parce que l'instance psychique du « chez soi » n'existe pas ou n'existe que comme lieu temporaire, précaire et menaçant. Je pense à ces enfances balisées par le rythme accueil/expulsion. Alors, pour les vieux (tous ceux de la génération au dessus), c'est un peu bien fait pour leur gueule. Ils ont qu'à crever ceux qui n'ont pu permettre de vivre mais seulement de survivre.

Ce mouvement psychique là ne serait-il par partagé par ceux pour qui l'Autre parental, l'Autre social et politique, a toujours été plus ou moins rejetant, maltraitant ou impuissant ? Comment le croire lorsqu'il dit vouloir protéger ? Comment écouter ses interdits et respecter ses lois, lorsque ces interdits et lois ont joué contre soi ?

En crise ou d'ordinaire, la dialectique est la même. Le symptôme ne va pas changer ou céder parce que c'est la « crise » et l'état d'urgence – au contraire, le symptôme est alors résistance et refus. Aucun n'abandonne ce qu'il a de plus précieux, y compris si c'est morbide sur un bord, par temps de crise. La même partition se joue, la même musique plus ou moins douce de la répétition.

Une remarque encore, à partir de ce que donnent à voir les jeux d'enfants depuis quelques jours – psychopathologie de la vie quotidienne.

Des enfants de 5 ans de mon entourage jouent à se confiner.

Untel installe une tente dans le jardin, un autre bloque l'entrée de sa chambre, encore une autre s'enferme dans un placard. Ils ont chacun pris leurs jouets préférés, leurs doudous et tout un tas d'objets.

Une adulte s'est rappelé un autre confinement vécu à l'âge de 5 ans aussi, à Kiev après Tchernobyl. Son souvenir aujourd'hui : « j'étais enfermé avec ma mère. Je voulais sortir. Le confinement ça veut dire l'enfermement avec ma mère ».

Un indice peut-être que le confinement premier c'est celui de l'enfant dans le désir, la présence, la proximité brûlante du corps des parents – comment se soustraire de leur regard, de la portée de leur voix ?

Le symptôme pourrait bien trouver sa genèse dans cette condition de prise dans le désir de l'Autre. L'enfant découvre avec soulagement que les parents ne connaissent pas les pensées<sup>1</sup>, que lorsqu'on

---

1 V. Tausk, *Oeuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 1975, p 194 ; J. Lacan, 10/12/1958, *Le désir et son interprétation*, La Martinière, Paris, 2013 ; J. Lacan, 30 Avril 1958, *Les formations de l'inconscient*, Le seuil, Paris, 1998.

ment, par la grâce du symbolique, on peut ne pas dire ce que l'on pense, que l'on peut parler de choses qui n'existent pas et tromper l'Autre – ça le dé-complète et ça libère. Par les pensées soustraites au savoir de l'Autre, celles qui ne lui sont pas dites, se crée l'espace de l'intime. Ensuite, dans les paroles dites et non dites ( les paroles sont des « pensées parlées » dit Lacan)<sup>2</sup>, le silence gardé ou rompu, pourra se préserver cet intime ou le confier aux autres.

Dans les appartements, les maisons, se créent les espaces de l'intime et s'instaurent les frontières. Fermer sa chambre, se planquer dans une cabane (ah les jeux de cabane chez les enfants : j'adorais ça ! Hélas il aurait fallu insonoriser, parce que la voix de la mère traverse tout les murs et que les oreilles n'ont pas de paupières), constituer des murs de son en chantant, en mettant de la musique forte, en jouant à cache-cache... bref, ces jeux et dispositifs qui règlent les espaces, la distance des corps et qui ne sont ni plus ni moins que les métaphores des barrières de l'inceste, des protections contre la proximité brûlante des corps confinés dans l'espace clos.

Ce pourquoi, pour certains des enfants de l'ASE que j'écoute, la rue est plus apaisante que la maison. Dans les studios, dans les chambres d'hôtel, seuls physiquement peut-être, la trace d'un lieu, « chez soi », autrefois bûcher des corps infractés, violentés, incestés persiste et hante. Sortir est, de toujours, pour beaucoup, une obsession.

Alors, que reste t-il ?

Il y a à parler, à ne pas céder sur la pensée, à élaborer en temps réel une réalité dont on ne sait pas encore quoi faire et un futur incertain.

Il y a à élaborer autant que faire se peut l'inédit de ce qui se présente et essayer de penser et de parler ce que peut être la présence du psychanalyste dans cette situation. De quelle nature est la présence de la voix au téléphone ? Qu'a-t-il à dire du corps pour qu'il ne se réduise pas au corps malade et que l'angoisse affole les pensées des confinés ?

Même à distance et d'autant plus au téléphone, on peut très rapidement, se croyant trop absents, devenir trop présents, trop intrusifs. Les analysants sont chez eux lorsqu'on les a au téléphone, et souvent nous aussi : attention donc aux interventions à domicile !

Que puis-je faire alors ? Que pouvons-nous faire ?

Fabriquer, seul et avec quelques-uns, ces cabanes de résistances, ces refuges, ces confins que l'on appelle pensées, voix, paroles et collectifs ?

J. Salvadéro - 21 Mars 2020

---

2 Lacan, J, séance du 18 Juin 1958, *Les formations de l'inconscient*, Le seuil, Paris, 1998.